

LA NUIT
DES BÉGUINES

ALINE KINER

LA NUIT DES BÉGUINES

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions Liana Levi, 2017
© 2018, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-92-4

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À mon père, toujours là
À Thomas

Dans ce quartier de Paris qu'on appelle le Marais, au coin de la rue Charlemagne et de la rue des Jardins-Saint-Paul, s'élève une tour brisée. Elle marque l'extrémité nord d'une muraille de plus de quatre-vingts mètres de long, ponctuée d'une seconde tour. Ce sont là les vestiges de l'enceinte construite à la fin du XII^e siècle par le roi Philippe Auguste pour protéger la ville. Un souvenir des guerres médiévales sur lequel s'appuient aujourd'hui les bâtiments du lycée Charlemagne. À son extrémité sud, le mur rejoint la rue de l'Ave-Maria, du nom du couvent qui, avant l'école, occupait les lieux. Mais au XIV^e siècle elle en portait un autre. Elle s'appelait la « rue des Béguines ».

Car ce quadrilatère, ceint de venelles pavées de gris, où le bruit de la ville s'étouffe, laissant l'air

libre aux trilles des oiseaux, aux cris des enfants qui jouent au ballon, aux rires des adolescents, filles et garçons mêlés, à leurs voix fortes et sans entrave, abritait alors – beaucoup l’ignorent – une institution unique en France : le grand béguinage de Paris. Fondé par Louis IX. Saint Louis.

En ce lieu, et dans les quartiers alentour, ont vécu durant près d’un siècle des femmes remarquables. Inclassables, insaisissables, elles refusaient le mariage comme le cloître. Elles priaient, travaillaient, étudiaient, circulaient dans la cité à leur guise, voyageaient et recevaient des amis, disposaient de leurs biens, pouvaient les transmettre à leurs sœurs. Indépendantes et libres. Une liberté que les femmes n’avaient pas connue jusque-là, et ne connaîtraient plus avant des siècles. Toutes n’en furent pas conscientes. Mais certaines se sont battues pour la conserver.

Pendant des années, arpentant les rues du Marais, j’ai cherché leurs traces. Jour après jour, elles sont venues à moi, ombres fortes et légères. J’ai entendu leurs rires et leurs chants, le

*bruit de leurs pas sur le pavé, senti sur ma peau
ce même soleil qui les réchauffait, et dans mes
narines l'odeur du fleuve tout proche. Nous avons
rêvé, tremblé, cheminé côte à côte. Comme des
compagnes que le temps sépare mais dont les
désirs, les peurs et les révoltes s'accordent en
un même écho.*

1^{er} juin 1310

N'était le silence, on pourrait croire que c'est jour de fête.

Il y a foule, place de Grève, ce lundi précédant l'Ascension. Tous les habitants de la cité. Les marchands et les commis, les bourgeois et les artisans, les écoliers et les clercs, les ribaudes, les sans-feu, les gagne-deniers et les manœuvres venus louer leurs bras sur le port. La chaleur des corps pressés, leur odeur. Peaux crasseuses, souffles corrompus, mêlant leurs exhalaisons aux remugles venus de la rue des tanneurs et au parfum fangeux du fleuve. Dans les embrasures des belles demeures qui entourent la place se tiennent, debout, des dames et des gentils-hommes vêtus de couleurs vives.

Les appels et les cris, les chants de force des bateliers et des portefaix se sont tus en une longue vague refluyente. Derrière la rumeur de la piétaille, on ne perçoit que le claquement

du bois sur la pierre – les bateaux heurtant leur panse contre la grève – et le clapot de l'eau, menu, pressé.

Tous ont les yeux rivés sur le centre de la place, où se dresse un bûcher presque semblable à ceux qu'on élève en ce même endroit pour les fêtes de carnaval et la Saint-Jean. Mais au lieu des masques dansants et des jeunes apprentis bondissant par-dessus les flammes, c'est une femme que l'on voit grimper sur ce bûcher, pieds nus à même les fagots, cheveux noirs et longue chemise plaqués au corps.

Elle est si grande, si frêle, le cou noueux au-dessus de l'échancrure de toile par laquelle on a passé sa tête. Droite pourtant. Et dure. En rien changée par les longs mois de captivité, les multiples interrogatoires, et le silence qu'elle a maintenu. Ils l'ont pris pour de l'arrogance. Elle n'avait tout simplement rien à dire. Rien qu'ils puissent comprendre.

Un peu plus loin est monté un second bûcher. Attaché au pieu, affaissé sur ses jambes, un

homme, le visage meurtri. Un Juif accusé d'avoir craché sur des images de la Vierge.

Mais c'est elle que tous regardent.

Humbert se trouve à quelques mètres de là, sa haute carrure surplombant la populace. Il veut s'approcher encore. Jusqu'à voir les paupières fermées de la condamnée, et ses genoux qui saillent sous le linceul dont elle est vêtue. Il bouscule des épaules la matrone serrée contre lui, se glisse entre les groupes qu'un mouvement inconscient presse vers le cœur de la place.

Soudain, sur sa droite, il perçoit une poussée semblable à la sienne. Une silhouette menue, enveloppée d'une cape grise, se faufile entre les spectateurs.

Les voici tous deux à quelques pas du bûcher.

Le bourreau attend, torche à la main. Près de lui, un dominicain, robe blanche, manteau noir. Guillaume de Paris, l'inquisiteur. Un autre homme portant épée et chapeau à plumes. Le prévôt. Celui-ci s'avance, dépose un livre sur la paille

aux pieds de la femme. Elle incline légèrement la tête, écarquille les yeux, comme étonnée. À ce moment précis, un souffle monte du fleuve. La silhouette qui progresse parallèlement à Humbert repousse la foule, avance d'un pas résolu vers le bûcher et laisse tomber son capuchon.

Une masse de cheveux roux se déploie sur le vêtement sombre, ébouriffée par la brise.

La suppliciée tourne la tête. Semble regarder la toute jeune fille qui vient de se dévoiler, et la reconnaître.

Humbert la regarde lui aussi, stupéfait. Jamais il n'aurait imaginé la retrouver là, ni sous cet habit.

Le bourreau fait un pas vers le bûcher. Humbert baisse la tête, se détourne. Suit des yeux la rouquine, à nouveau couverte, et une autre fille, pareillement vêtue, qui l'attrape par la main et la tire brusquement. Puis, jouant des épaules, il repart vers la grève.

Bientôt, l'odeur du bois et de la chair qui se consomment surpasse toutes les autres. Et le cri

de la foule, excitée et compatissante, couvre le cri de l'homme sur le bûcher. Peut-être aussi celui de la femme qu'on brûle vive. Car personne ne peut exiger qu'elle soit restée silencieuse jusqu'à la fin.